



*Il naîtra de nouvelles maladies infectieuses ; il en disparaîtra lentement quelques-unes ; celles qui subsisteront ne se montreront plus sous la forme que nous leur connaissons aujourd'hui...* » cette réflexion faite par Charles Nicolle il y a plus d'un demi-siècle, est, plus que jamais, au cœur de nos préoccupations de santé publique. Ainsi, les deux dernières décennies ont vu le réveil de maladies anciennes que l'on croyait avoir définitivement contrôlées : tuberculose, diphtérie, coqueluche, choléra, dengue, fièvre jaune... Durant la même période, plus de trente agents pathogènes nouveaux, parfois responsables d'épidémies meurtrières, ont été identifiés : *Escherichia coli* entérohémorragique, *Legionella*, hantavirus, virus Ébola, hépatite C, sida, prions responsables de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) et d'une variante de la maladie humaine de Creutzfeldt-Jakob... Cette liste non limitative et jamais close de maladies dites émergentes ou réémergentes, dont l'écho largement médiatisé fait périodiquement resurgir les peurs ancestrales les plus irrationnelles enfouies au plus profond de l'inconscient populaire, nous rappelle que, face aux périls infectieux, nos victoires sont toujours provisoires car nous vivons dans un monde biologique complexe, sans cesse en changement, que nous sommes loin de connaître et encore moins de maîtriser.

La rencontre avec un agent microbien nouveau ou anciennement pacifié, ou peu pathogène mais modifié dans ses caractéristiques et sa virulence, constitue le mécanisme fondamental de ces maladies. Bien souvent celles-ci naissent de la transmission accidentelle à l'homme d'un agent — bactérie, virus, parasite ou prion — précédemment limité à l'animal ou en survie prolongée dans l'attente de conditions de développement propices et jusqu'alors non identifié. Quels qu'en soient les mécanismes intimes ces affections signent toujours la rupture de l'équilibre instable qui s'établit entre l'homme et son environnement microbien.

Si les causes d'émergence ou de résurgence sont multiples, complexes et nous échappent encore, elles procèdent pour l'essentiel de la responsabilité de l'homme à travers ses activités. Dans cette analyse plusieurs facteurs, qui souvent se conjuguent, peuvent être dégagés :

- les bouleversements de l'environnement, qu'ils soient « naturels », liés aux variations climatiques (inondations, sécheresse, « effet des serre ») ou provoqués (déforestation, modification des écosystèmes aquatiques). Par ses actions sur la nature, qu'il pille en voulant l'exploiter, l'homme est amené à pénétrer dans des « niches écologiques » jusqu'alors cachées, à multiplier ses contacts avec des animaux in-

fectés, à provoquer l'éclatement de biotopes préservés d'où peuvent s'échapper, comme de la boîte de Pandore, des maux infectieux jusqu'alors ignorés ;

- les changements démographiques et sociaux corollaires de l'augmentation de populations vivant dans des conditions de malnutrition et d'hygiène insuffisante les rendant plus vulnérables et facilitant l'adaptation de nouveaux germes à l'homme. Dans le même temps l'intensification et l'accélération des déplacements et des échanges commerciaux donnent au phénomène d'émergence une dimension supplémentaire favorisant la dissémination rapide et massive de ces nouvelles maladies ;

- les profondes mutations technologiques et industrielles, notamment certaines pratiques d'élevage intensif, permettant à certains agents de modifier leurs comportements et, le cas des prions est dans ce sens exemplaire, de défier les barrières d'espèce et de s'adapter à l'homme ;
- le recours trop facile et le plus souvent inadapté (ou dévoyé) à l'antibiothérapie aveugle précipitant l'adaptation des souches bactériennes et l'apparition d'une résistance à tous les médicaments anti-microbiens ;

- l'insuffisance des moyens de santé publique soit par détérioration des infrastructures ou abandon de toute politique à la suite de conflits ou de naufrages économiques, soit par manque d'ambition ou de volonté dans ce domaine pourtant essentiel.

Cette déclinaison rapide, loin d'être exhaustive, indique très clairement la place centrale tenue par l'homme dans la genèse des pathologies qui font l'objet de cette revue.

La réflexion serait toutefois incomplète si elle se limitait aux seules maladies transmissibles. En effet, pour importante que soit leur place dans l'imaginaire collectif, elles ne doivent pas occulter les autres risques « émergents » propres à nos sociétés industrielles où consommation, productivité, rentabilité, entretenues par un certain aveuglement quant aux conséquences de tels comportements, font s'imposer des pathologies, sinon nouvelles, du moins différentes dans leur incidence et leur expression clinique. Bien qu'elles soient, pour la plupart, anciennes, ces affections occupent aujourd'hui une place grandissante en santé publique. Mieux connues elles sont plus souvent diagnostiquées et signalées et elles se prêtent à des enquêtes épidémiologiques bien structurées qui ont permis d'identifier un certain nombre de facteurs de risques. Les causes en sont multiples et souvent imbriquées et leur champ est trop vaste pour être, en quelques mots, délimité. Dans ce domaine la pollution de notre environnement occupe une position tristement

privilegiée. Conséquence des activités humaines, économiques ou récréatives, les sources en sont nombreuses (industrielles, agricoles, automobiles...), les indicateurs, supposés fixer un seuil de risque, multiples (ozone, nitrates, dioxine, amiante, radioactivité...) et les effets néfastes pour la santé mieux connus même si le recul du temps fait encore défaut pour apprécier la réalité et l'importance des risques. Aux frontières un peu floues de ce que l'actualité retient dans l'expression « risques émergents » ce rapide balayage ne doit pas faire oublier, dans une sorte de continuum sémantique et pathologique, les « risques persistants » auxquels, bien qu'ils n'aient pas d'âge, nous sommes devenus plus attentifs. Ceux-ci s'inscrivent dans le sillage de la malnutrition si largement répandue, qu'il s'agisse de carences ou d'excès alimentaires, et sont désormais indissociables des états d'exclusion et de précarité sociale.

Ainsi, à l'aube du troisième millénaire, malgré les prodigieux progrès scientifiques et médicaux de cette dernière moitié du siècle, l'homme n'a pas réussi à maîtriser les risques qui le menacent ; certains sont contenus dans un équilibre fragile toujours prêt à se rompre, d'autres émergent dont nous ne pouvons encore prévoir l'ampleur. Ils procèdent pour une part essentielle de l'Homme qui oriente son destin pathologique par ses comportements et ses interventions maladroitement sur son environnement. La prévention efficace de ces maladies et risques « émergents » doit s'appuyer sur une politique de santé publique globale améliorant et créant les infrastructures nécessaires, suscitant des programmes de recherche et renforçant la veille sanitaire et le contrôle sanitaire sur les produits destinés à l'homme. Cette action sera toutefois insuffisante si elle ne comporte pas des mesures volontaristes pour protéger et régénérer notre environnement. Ces dernières supposent qu'elles fassent l'objet d'une large et objective information de l'opinion et que les décisions, qui nécessitent un réel courage politique, soient déconnectées des notions de profit et de rentabilité immédiate. De telles actions imposent une collaboration internationale car les « virus » et « agents polluants » se moquent des frontières ; dans un monde fait d'inégalités, donc d'intérêts égoïstes et contraires, seule une véritable solidarité entre les pays permettrait à ces réflexions de ne pas être totalement utopiques.

**Médecin général inspecteur**

**Daniel Gautier**

Professeur agrégé du Val de Grâce  
Membre du HCSP